Éditorial

Nicole Belmont et Jean-Marie Privat

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clo/1211>
DOI : 10.4000/clo.1211
ISSN : 2266-1816

Éditeur

INALCO

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2007
Pagination : 7-18
ISBN : 978-2-85831-174-3
ISSN : 0396-891X

Référence électronique

Nicole Belmont et Jean-Marie Privat, « Éditorial », *Cahiers de littérature orale* [En ligne], 62 | 2007, mis en ligne le 16 mars 2013, consulté le 02 août 2021. URL : <http://journals.openedition.org/clo/1211> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clo.1211>

Ce document a été généré automatiquement le 2 août 2021.

Cahiers de littérature orale est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

Éditorial

Nicole Belmont et Jean-Marie Privat

« Et le livre criait... »

- 1 Le « grand partage » entre cultures orales et cultures écrites, partage fondateur par bien des aspects de la discipline ethnographique en ses débuts, n'a sans doute pas de solides fondements anthropologiques en général ; a fortiori cette dichotomie n'a pas de raison d'être dans nos sociétés où depuis fort longtemps l'oralité est présente dans la littérature écrite. Dans un précédent numéro des Cahiers de littérature orale (Belmont et Privat, 2004)¹, nous avons proposé quelques exemples de cette présence aussi créative sur le plan de l'invention verbale et narrative que conflictuelle sur le plan culturel et historique :

En un lieu de l'Estramadure il y avait un pasteur chevrier, je veux dire qui gardait les chèvres, lequel pasteur ou chevrier, comme je dis de mon conte, s'appelait Lope Ruyz, et ce Lope Ruyz était amoureux d'une bergère qui s'appelait Torralba, laquelle bergère était fille d'un riche berger, et ce riche berger... – Si tu dis ton conte de cette façon, Sancho, dit don Quichotte, en répétant toujours deux fois ce que tu dis, tu n'auras pas fait en deux jours, dis-le tout de suite, et le conte comme un homme intelligent, ou sinon ne dit mot. – De la même façon que je conte, répondit Sancho, se disent en mon pays tous les contes, et je ne le sais point faire autrement, et il n'est pas bien à propos que vous me demandiez d'introduire de nouveaux us. (Cervantès, 1988, 219-220)

- 2 Nous proposons cette fois d'examiner comment, à l'inverse, l'univers de l'écrit (supports, pratiques, valeurs, imaginaires) inscrit parfois sa marque dans la littérature orale. La présence de l'écrit dans la tradition orale est en effet multiforme (même si cet écrit peut être détourné de ses fonctions obvie) : rôle narratif de la lettre dans le conte merveilleux ou la chanson folklorique, lecteurs prodigieux, usages facétieux ou maladroits de l'imprimé, livres magiques ou ensorcelés aussi, comme dans cette version corse de Blanche-Neige :

Alors, Angiulina est descendue et a ouvert la porte. Elle est entrée et a monté l'escalier, la sorcière ! et la jeune fille lui a offert un bol de café ; et puis, la vieille a dit : – Ah ! vous avez été si gentille ! Que voulez-vous comme récompense ? – Oh ! je

ne veux rien ! – Un livre ? Angiulina répond : – Non ! non ! non ! J'ai tous les livres que je veux ! Il ne me manque rien. La vieille a repris : – Tu n'as pas le livre que voici ! Et la sorcière pose le livre sur la cheminée. Angiulina n'y a pas touché. Le soir, les bandits sont revenus ; le chef des bandits a dit : – Ah ! tu as donc ouvert la porte ! Et si tu avais touché le livre ?... Prends-le, ce livre, mais avec la broche, et mets-le au feu pour le faire brûler ! Et le livre criait, quand on l'a mis dans le feu : c'était le fait d'une sorcière (...)².

(Massignon, 1984 : 169-171, « Angiulina », conte-type 709)

- 3 On le voit, la littérature orale use souvent de l'écrit comme d'un marqueur d'altérité culturelle : « Et si tu avais touché le livre ? » On le constate aussi bien dans la longue durée culturelle (au Moyen Âge en particulier « l'écrit dessine un archipel dans les vastes eaux de l'oralité humaine », Steiner, 2007, 8) que dans les efforts d'arrondissement moderne (et scolaire) à la culture écrite. Mais les modes et les degrés d'étrangeté ou de familiarité avec l'écrit dans la tradition orale composent des configurations très variées.

Une constante interaction

- 4 C'est ainsi que Danielle Bohler montre par exemple que dans la culture manuscrite du Moyen Âge, le livre (rare) est en quelque façon un fétiche d'où la parole enclose est toujours prête à renaître : « Pour donner à ce récit cette couleur de vérité qui est la sienne (...), rapportons ce que nous avons entendu raconter à nos pères, et qu'aujourd'hui encore on dit avoir vu au pays de Poitou et d'ailleurs : en plusieurs lieux sont apparues à plusieurs personnes (...) de ces créatures nocturnes que d'aucuns appellent lutins, d'autres les êtres féeriques, d'autres les bonnes dames » (Jean d'Arras, 1979, 15). Le livre est alors la mémoire vive de la tradition orale, entre autres, et il parle d'autant mieux à l'oreille du lecteur que la lecture médiévale n'est ni nécessairement silencieuse ni toujours solitaire. J. Goody a observé le même phénomène parmi les « peuples de l'oralité » où « le mot écrit doit souvent devenir le mot parlé afin de communiquer pleinement avec les êtres spirituels et avec les humains ; aussi était-il fréquemment tenu pour essentiel par ceux qui savaient écrire que non seulement ils lisent à haute voix, mais même intériorisent le texte puis le récitent par cœur » (Goody, 1994, 13).

Emprise de l'écrit et oralité perdue

- 5 L'autorité symbolique et la légitimité culturelle de la littérature triomphent évidemment avec la scolarisation de masse. Les messages « pédagogiques » à l'adresse des publics qui sont éloignés de la culture écrite, soit pour des raisons sociohistoriques (les classes populaires au XIX^e siècle par exemple), soit en raison de leur très jeune âge, peuvent tout à la fois jouer d'une « durable nostalgie pour une oralité perdue » (Chartier, 2008, 60) et présenter la pratique de l'écrit comme le comble de la civilisation. Les dispositifs rhétoriques et les configurations idéologiques qu'étudient aussi bien M.-C. Vinson (un album de jeunesse actuel) que J.-M. Privat (une planche d'Épinal de la seconde moitié du XIX^e siècle) n'ont d'autre effet que d'illégitimer les cultures orales exotiques ou anciennes, et de surlégitimer le monde de l'écrit. Mais les ruses tactiques des uns et des autres reviennent ici à jouer (et à se jouer) du relativisme culturel. Ainsi, la posture de l'imagier qui narre la geste républicaine de Jean Le Liseur consiste par exemple à

utiliser un support populaire et visuel (les images d'Épinal) pour déjouer toute résistance culturelle à la lecture. Cette défense et illustration de la lecture (des bons livres) se retrouve dans *Tibili ou l'enfant qui ne voulait pas aller à l'école* où l'oralité enchantée des premières images (l'ethnotype racial de la vie nomade et « naturelle » d'un enfant noir en fait) se transforme en un vibrant plaidoyer pour une entrée dans l'univers de la raison (graphique). À l'aune de ce néo-colonialisme soft (?), clamer comme le jeune Rimbaud son amour pour « contes de fées », « refrains niais » et « rythmes naïfs » (sic) serait donc, en quelque façon, une imposture ! (1963, 232).

Home, Enter, Find, Del...

- 6 Cette alphabétisation de la culture orale concerne aussi le conte populaire dont Vivian Labrie suit méthodiquement les traces dans le répertoire d'un conteur acadien contemporain. Mais, ici, l'acculturation historique des contes à l'écrit est un processus dynamique et créatif qui concerne aussi bien les personnages (savoir lire est parfois un véritable auxiliaire magique) que le cours du récit (appels d'offre, correspondance privée, contrats divers, horoscopes, etc.). Cette « ethnographie de l'écriture en milieu imaginaire » conduit aussi V. Labrie à nous projeter dans l'univers virtuel du numérique, si l'on veut bien postuler une similitude formelle, voire fonctionnelle, entre le miroir de Blanche-Neige et l'écran d'un ordinateur. Le fil du conte oral n'est pas rompu par la merveille de la communication sans fil... L'un et l'autre nous content des histoires de mémoire où se mire et s'admire notre image du monde, l'un et l'autre ouvrent les horizons sans fin des variations narratives et des réappropriations génériques : « Une fois il y avait (Home / Bonnet rouge au bord de la mer. / Bonnet vert apparaît subitement (Ins), / Joue avec B.R. qui gagne (Enter) / Et soudain disparaît (Del). »

L'écrit du cœur ?

- 7 La chanson folklorique, elle, ignore le livre et ses usages, constate S. Mougin. Toutefois, ce chansonnier témoigne d'un rapport comme « ébloui » à l'écriture. Ce prestige incomparable est en fait profondément ambivalent. À la fascination de l'écrit, sa légitimité, son autorité factuelle (un fragment de lettre peut suffire pour prouver son identité au marin ou au soldat que la belle n'attendait plus...) correspond une réelle défiance à l'encontre de la communication à distance et *in absentia* ; c'est en effet dans le dialogue en face à face, dans la présence active et affective des corps et des visages qu'une civilisation de l'oralité prouve et éprouve la réalité ou non du sentiment amoureux : « Aux amours, il ne faut point de lettres... ». Dans ces sociétés d'interconnaissance rapprochée, la chanson de tradition orale est portée à se méfier de l'écrit qui porte la marque de la séparation, provisoire ou définitive. La caresse des mots les plus doux ne saurait avoir de toute façon le charme extrême des paroles murmurées de bouche à oreille... Aussi comprend-on que le message écrit soit souvent annonciateur de catastrophes dans la chanson traditionnelle.

L'écrit au miroir de l'oral

- 8 À vrai dire, le mythe romantique de la parole archaïque (analphabète) a longtemps orienté la collecte et présidé aux principes de transcription et de publication des contes « populaires ». W. Benjamin résumait ainsi cet impérieux modèle : « L'expérience transmise de bouche en bouche est la source à laquelle tous les conteurs ont puisé. Et parmi ceux qui ont couché leurs récits par écrit, les plus grands sont ceux dont le texte s'éloigne le moins de la parole des innombrables conteurs anonymes. » (2000, 117) Dans cette perspective (plus ou moins imaginaire comme le montre N. Belmont), il va de soi que toute allusion un peu appuyée aux choses de l'écrit (histoire contée, mais dont l'origine serait livresque, conte retravaillé par la rhétorique de l'écrit, motifs lettrés dans la narration, etc.) est considérée comme une marque (rédhibitoire) d'inauthenticité.

Que le mal s'en aille

- 9 C'est par contre d'authenticité que nous entretient l'ethnologue M. Valière. Authenticité de son témoignage autobiographique sur ces informateurs poitevins qui redoutaient « les mauvais livres » dont la rumeur villageoise colportait à mots couverts la sulfureuse réputation : « Vous les mettez au feu, mais ils ne brûlent pas. Il sort des étincelles de partout, mais ils ne brûlent pas ! » Authenticité de cette défiance historique de la culture orale partagée par cette étrange magie du lire et du dé-lire : « Il ne savait pas où il fallait s'arrêter de lire. Il fut trop loin (...) et une fois les chaises se mirent à danser. » Authenticité enfin de cette confiance en la vertu de cette prière de conjuration de telle maladie bovine, prière rituelle énoncée oralement, mais prière manuscrite et obligatoirement transmise de la main à la main : « Que le mal s'en aille / Aussi vite que la rosée / Devant le soleil / À la Saint Jean d'été. »

Mémoire vive et mémoire de papier

- 10 Un autre fil rouge court, plus ou moins visible, à travers tous les articles de ce numéro : la mémoire, entre oralité et écriture. Les œuvres médiévales dont parle D. Bohler énoncent fortement une conviction, paradoxale à nos yeux : le livre est sujet à l'oubli. Les auteurs qu'elle cite parlent volontiers de livre « mis en nonchalloir », d'histoire « quasi comme en friche, en grand danger d'être perdue, anichilee et enroutée d'oubly ». C'est donc la voix qui va redonner vie au livre, le ranimer, l'actualiser, en secouer la poussière accumulée : ne serait-ce qu'en faisant de sa trouvaille un objet de récit. On se trouve en présence d'une situation où l'oralité et l'écriture jouent chacune leur rôle, sans prééminence de l'une sur l'autre.
- 11 On est loin de l'idéologie d'après Gutenberg, qui disqualifie le régime de pure oralité, considéré comme relevant de l'enfance et/ou de la nature : Tibili ne veut pas aller à l'école pour ne pas renoncer aux jeux qui font de lui un être « naturel » (M.-C. Vinson) ; Jean le Liseur se démarque de ses compagnons qui ne songent qu'à s'amuser, mais ne deviendront jamais ni riches ni maires de leur village (J.-M. Privat). Est-ce à dire que le savoir lettré permet, seul, de sortir l'enfant de sa gangue de nature, en mettant à sa

portée la mémoire et l'expérience cumulées des ascendants – ce cumul passant nécessairement par l'écrit ?

- 12 En postulant l'homologie entre le miroir de la reine dans « Blanche-Neige » et l'écran de nos ordinateurs, Vivian Labrie fait appel à un auteur médiéval, Evrart de Conty, étudié par Françoise Guichard Tesson (1985). Les termes « miroir » et « speculum » eurent une immense fortune au Moyen Âge. « Ces termes, qui résument une conception de l'univers, servent à intituler de massives encyclopédies et des ouvrages édifiants où les exemples proposés imitent une idéale perfection. » (Frappier, cité par Guichard Tesson, 1985, 99). Ces « miroirs » avaient l'ambition de capter toute la mémoire du monde. De même, le miroir de la reine, dit V. Labrie, « a en mémoire des renseignements concernant tout ce qui se passe dans le royaume, il peut recevoir une question, faire une recherche de données, et donner une réponse » (p. 118). Ce miroir serait bien comparable à un ordinateur.
- 13 À la fin du XIX^e siècle, les folkloristes qui recueillent la littérature orale sont, eux, des adeptes avant la lettre, du « grand partage » entre culture orale et culture écrite ; c'est bien cette partition, non clairement formulée, qui inspire cependant leurs méthodes d'enquête. Pour eux, les conteurs et conteuses touchés, de près ou de loin, par la littérature, sont *ipso facto* disqualifiés (N. Belmont). Ils considèrent en effet les deux régimes comme antinomiques, dans la mesure où toute connaissance, tout usage de l'écrit pollueraient irrémédiablement le savoir oral. « La mémoire seule a agi chez elle », dit de la conteuse Nannette Lévesque son collecteur, Victor Smith : elle est aussi authentique « armoire de la mémoire ». Ce point de vue dichotomique et statique ignore tout bonnement que si l'oralité est sans doute oublieuse, elle est aussi fertile ! Revenons à Sancho par exemple. Pas plus que Nannette, il ne sait ni lire ni écrire, il n'empêche que Cervantès le qualifie de *memorioso*, « être de mémoire », dit Roger Chartier, qui semble s'en étonner (2008, 47). Comme s'il n'y avait qu'un seul modèle de mémoire, dont l'« armoire » serait l'emblème, armoire où seraient rangés les différents récits mémorisés et d'où ils seraient tirés, tels des livres d'une bibliothèque, ou bien ouverts comme lorsque l'on ouvre un fichier de l'ordinateur. La mémoire « vive » du conteur est loin de ce modèle statique, ne serait-ce qu'en raison du fait qu'il existe des ponts entre les différents récits et qu'à tout moment, il doit choisir la voie à suivre pour garder le droit fil narratif.
- 14 L'illustration des livres, particulièrement ceux qui sont destinés aux enfants, constitue sans doute un expédient imaginé pour pallier la disparition de la parole vive. Les images visuelles viennent occuper la place des images mentales que l'auditeur se forme en écoutant le récit. Mais les illustrations imposent au lecteur une vision unique et individuelle – celle de l'artiste –, et le contraignent, sans que, la plupart du temps, il le sache, à renoncer à son regard interne. Le passage de l'oral à l'écrit s'accompagne de pertes, que la littérature prend bien rarement en compte : tout au contraire, elle n'y voit qu'un bénéfice immense et non discutable.
- 15 Dans les productions populaires, l'usage et la signification de la lettre, au double sens du terme, écrit et missive, ne confirment pas cette fonction mémorisatrice, que ce soit dans les chansons (S. Mougin) ou dans les contes (N. Belmont). L'écrit y a valeur plus symbolique qu'informative. Faut-il considérer cette particularité comme l'indice d'une alphabétisation clairsemée, dont la rareté et la piètre maîtrise conféraient à l'écrit un statut ambivalent : puissance et menace, fétiche et symbole ? En ce qui concerne le livre, les enquêtes de M. Valière sur son terrain poitevin lui ont apporté des preuves

multiples de son extrême nocivité. Mais la parole elle-même peut être dangereuse, elle se doit d'être contrôlée : mots à ne pas prononcer, réponses éludées à des questions trop directes, prières à prononcer oralement, mais à transmettre silencieusement sous forme écrite. Dans les sociétés traditionnelles, un code complexe régit l'expression autant orale qu'écrite. La parole comme les signes tracés sont investis d'une puissance qui n'est pas toujours maîtrisable.

- 16 Certes, les traces de la culture écrite dans la littérature de transmission orale pourraient sembler peu significatives : rencontres inévitables entre deux mondes qui se côtoyaient. Pour autant, avec une grande sensibilité, Arlette Farge (2003, 17) a signalé toute la valeur de ces petits « bouts d'écrits » trouvés sur les morts des grands chemins au XVIII^e siècle, dont aucun historien, jusque-là, n'avait tenu compte en dépit de leur présence matérielle dans les archives :

Y avoir été aveugles si longtemps a creusé notre infini déni de la réalité. Bien sûr, ce n'est sans doute pas grand-chose aux yeux du Savoir que cet éparpillement informe de traces écrites de soi sur des corps défunts. Mais à l'évidence, c'est en ne les apercevant pas que nous construisons sans cesse une culture de nantis, décalée et fermée, sûre d'elle et jamais atteinte par le désir de l'autre, si démuni soit-il. Car l'écrit est une forme de désir.

- 17 Oserons-nous comparer ces hommes et ces femmes en marge de la société aux textes médiévaux et modernes que nous avons tenté d'étudier dans ce volume ? Ces documents ont la logique et la cohérence propres au régime d'oralité, mais n'hésitent pas à y incorporer des traces de la culture dominante, dont ils participent cependant si peu. À quel titre les empruntent-ils ? Reconnaissance de la culture écrite qui détient le pouvoir et en susciterait le désir ? Emprunts au monde de l'écrit d'éléments « bons à penser », quitte à en reconstruire la signification, jusque dans la parodie ? Tout cela sans doute à la fois, témoignant de la vigueur de cette culture orale, si méconnue sinon méprisée et cependant si féconde.

- 18 Ainsi, imprimé ou manuscrit, l'écrit a-t-il été « durablement investi d'une puissance crainte et désirée » (Chartier, 2008, 57). Laissons la parole à ce conteur breton, qui nous en donne une nouvelle preuve ici, entre soumission apparente (à l'autorité de l'écrit) et rébellion narquoise (à la religion du Livre) :

Il était une fois à Plédéliac, une bonne femme qui avait un fils en âge de faire sa première communion, et elle l'envoyait tous les dimanches au catéchisme. Un dimanche, M. le recteur lui demanda : – « Quel jour le Bon Dieu est-il mort ? – Est-ce qu'il est mort ? » répondit le garçon ; je n'avais seulement pas entendu dire qu'il était malade (...) ». Le recteur fait alors savoir à la mère du jeune homme que son fils est bien trop « ignorant » pour pouvoir faire sa communion. La bonne femme lui rétorque alors : « Ni moi non plus je n'en savais rien ; nous demeurons dans le fond des terres, et nous ne sommes pas aussi au courant des nouvelles que vous qui habitez le bourg, et qui lisez les journaux ».

(Sébillot, 1997, 217-219)

BIBLIOGRAPHIE

- ARRAS, Jean (d'), 1979, *Mélusine*, Paris, Stock.
- BELMONT, Nicole et PRIVAT, Jean-Marie (éds), 2004, Oralité et littérature. Échos, écarts, résurgences, *Cahiers de littérature orale*, n° 56.
- BENJAMIN, Walter, 2000, *Œuvres III*, Paris, Gallimard, coll. «Folio/Essais» [1^{re} éd., 1936].
- CERVANTÈS, 1988, *Don Quichotte*, Paris, Gallimard, coll. «Folio».
- CHARTIER, Roger, 2008, *Écouter les morts avec les yeux*, Paris, Collège de France/Fayard, « Leçons inaugurales du Collège de France », n° 195.
- DESIDERI, Lucie, 1983, « I mesi d'Anghjulina », *Hommages à Fernand Etti* (vol. II), *Études Corses*, Ajaccio, vol. 10, n° 20-21, p. 102-122.
- FABRE, Daniel, 1985, *Le livre et sa magie*, Paris, Éditions Rivage.
- FARGE, Arlette, 2003, *Le Bracelet de parchemin. L'écrit sur soi au XVIII^e siècle*, Paris, Bayard.
- GOODY, Jack, 1994, *Entre l'oralité et l'écriture*, Paris, PUF.
- LÉVY-BRUHL, 1922, *La Mentalité primitive*, Paris, PUF.
- MASSIGNON, Geneviève, 1984, *Contes corses*, Paris, Picard.
- RIMBAUD, Arthur, 1963, *Une Saison en enfer*, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard.
- SÉBILLOT, Paul, 1997, *Contes des landes et des grèves*, Rennes, Terre de Brume [1^{re} éd., 1900].
- STEINER, Georges, 2007, *Le silence des livres*, Paris, Arléa.
- TENÈZE, Marie-Louise et DELARUE, Georges, 2000, *Nannette Lévesque, conteuse et chanteuse du pays des sources de la Loire*, Paris, Gallimard, coll. «Le langage des contes».

NOTES

1. Nous ne traitons ici ni des usages symboliques du livre dans les sociétés orales (Lévy-Bruhl, 1922, chap. XI, 3), ni des usages magiques de l'écrit dans les communautés paysannes d'autrefois (Fabre, 1985, 181-206).
2. Sur ce « livre », voir l'analyse proposée par Desideri (1983).